TRANSPASSIBILITE et NEVROSE

Ce texte concerne la mise en oeuvre de certains concepts d'Henri Maldiney dans la pratique quotidienne de la psychiatrie et de la psychothérapie. Précisons d'emblée que nous assumons le risque d'un certain écart avec la qualité des études approfondies que la richesse de l'œuvre d'Henri Maldiney suscite dans le champ de la philosophie. Notre réflexion est orientée par un souci plus immédiat conduisant au questionnement suivant : si l'Événement, la Transpassibilité et la Transpossibilité, permettent de « Comprendre l'homme et la folie », et plus particulièrement la psychose, comment ces concepts clé peuvent-ils contribuer à l'élucidation des contraintes névrotiques ? De quelle manière peuvent-ils en inspirer et en soutenir la psychothérapie ?

Après avoir précisé les termes de notre questionnement théorique nous apporterons des éléments tirés de la rencontre thérapeutique avec deux patientes.

Que l'Événement sollicite le Soi, qu'il le mette en demeure de modifier sa disposition, qu'il exige un remaniement de sa présence, c'est alors que le sujet psychotique, en défaut d'un existentiel que Maldiney désigne sous le terme de Transpassibilité, sera désemparé, désinstallé de son monde ; il perdra la possibilité de poursuivre le partage des significations communes qui s'effaceront sous la recomposition délirante d'éléments épars, venus du monde perdu, défait par l'Événement.

Une rupture dans la présentation habituelle de l'expérience, l'Événement, exige en effet du sujet qu'il se ressaisisse.

Qu'est-ce que se ressaisir ? Se retrouver, se trouver autrement, toujours Soi.

Un ressaisissement de l'existant suppose la capacité d'accueillir l'Événement, et si l'Événement est par essence imprévisible, l'imprévisible, quant à lui, doit demeurer absolument possible. Or, comme le dit Maldiney, l'ouverture à la possibilité est une disposition essentielle du Dasein qui, comme la Transpassibilité, manque au psychotique. « Le possible est éprouvé par le psychotique comme la plus dure des catégories » ; il lui apparaît comme la menace d'une incertitude radicale. Ainsi, tandis qu'un sujet névrosé, un « normopathe affairé », peut toujours espérer du possible une manifestation avantageuse, le psychotique, lui, le tient pour un écueil fatal. Demeurant à la limite de l'existence et de l'inexistence, le sujet psychotique subsiste, sans parvenir à se déprendre de la béance autrement que par une défense épuisante. Un tel sujet, dont l'être côtoie le fonds, existe alors de façon précaire et c'est seulement par le travail de l'existence malheureuse, par l'élaboration d'un délire, qu'il va finalement maintenir une forme de participation au monde demeurant essentiellement humaine.

Les conceptions que nous venons d'évoquer sont régulièrement référées à la psychose. Pour autant doit-on considérer que s'agissant du névrosé, Transpassibilité et Transpossibilité seraient comme des « facultés » capables de régler, sans reste et sans nuances, le rapport du sujet névrosé au surgissement de l'Événement ? La clinique nous permet d'en douter.

Quant à l'Événement, il nous semble que certains effets de sommation produits par une succession de *moindres événements* peuvent réaliser chez le névrosé un bouleversement permettant de penser que cet Événement ou son équivalent, peut se manifester sans présenter le caractère d'un séisme unique et de grande amplitude. Dans les considérations qui vont suivre, les *moindres événements*, variations ordinaires, surgissements des nouveautés quotidiennes, nous les écrivons ici sans majuscule. La majuscule sera réservée à l'Événement (Ereignis) tel qu'il est évoqué dans le cadre de la décompensation psychotique.

Dans notre rencontre avec les patients névrosés nous constatons en effet que les événements, qu'il s'agisse d'une perte, d'un deuil, et parfois d'une simple contrariété peuvent entraîner un sujet dans une chute de Soi allant jusqu'à l'incapacité momentanée d'habiter le monde en le transcendant dans un projet. Si dans ce cas la désorganisation est moindre, si elle ne va pas jusqu'à l'établissement d'un délire, c'est qu'elle rencontre en chemin la possibilité de s'en tenir au cadre d'une phobie stricte ou d'une obsession contraignante.

On peut bien alors parler d'une défense qui ne met pas en jeu la perte du monde. Toutefois ce monde-là est désinvesti, il est parfois désertique et comme le dit Heidegger à propos de l'état dépressif : « ...les choses auprès desquelles nous sommes peuvent cependant ne rien nous dire, ne plus nous toucher. » (Essais et Conférences. P188)

Ainsi donc, sans qu'il soit question ici de la crise ou de la décompensation psychotique nous assistons à la mise à mal du monde du névrosé, à sa « dépression », sous l'effet d'une érosion de la Transpassibilité dont le sujet pouvait jusqu'alors faire preuve. C'est pourquoi il semble qu'il y ait intérêt, au moins pour le psychothérapeute, à concevoir de façon nuancée l'ensemble « Événement - Transpassibilité » comme la combinaison de deux termes, d'intensité et de qualité variables, dont le produit peut réaliser tous *les avatars* des capacités d'accueil de l'Événement, depuis la défaite du sujet psychotique jusqu'aux formes diverses de la déstabilisation angoissante des équilibres névrotiques.

Dans le flux des modifications ordinaires, comment une succession d'événement peut-elle produire la constitution d'un phénomène qui ferait Événement ?

Ce flux des modifications ordinaires est en lui-même un phénomène. C'est un phénomène qui n'est pas remarqué par le sujet dont l'existence se poursuit dans une insouciance de bon aloi, en harmonie avec le monde ; il s'agit là du sujet qui vit selon la présomption que « l'expérience ne pourrait manquer de se dérouler selon le même style constitutif » (Husserl). Ce sujet-là est un idéal d'équilibre... Mais dès lors que la fragilité de la présence, du Dasein, impose et comprend une dimension de vigilance inquiète, le flux des changements dont Bergson a décrit l'insensible continuité, ce flux est brisé. Pour le moi inquiété par un conflit, chez le névrosé, ce flux peut se trouver séquencé par l'attention soucieuse portée à chacun de « mes » états, à chacune de « mes » émotions, comme à toute modification de l'environnement ; dès lors la réflexion préoccupée isole les changements, elle les transforme par un regain d'attention inquiète en autant d'événements, dont je suis chaque fois « passible ».

Des changements ordinaires, des incidents mineurs peuvent ainsi acquérir, par promotion et par sommation, la puissance déstabilisante d'un Événement, au sens de l'Ereignis maladinéen. Et cet équivalent de l'Événement ainsi constitué va requérir du sujet une capacité de Transpassibilité inégale et diversement suffisante. Alors, si cliniquement la question de la psychose n'est pas en jeu, nous aurons cependant à faire à l'établissement

d'un état critique éprouvant, arrêté dans la forme d'un monde remanié par la tyrannie des obsessions et des obligations phobiques.

En acceptant de nuancer l'intelligence des concepts comme la Transpassibilité et l'Événement, leur pertinence s'est imposée dans notre travail thérapeutique avec des sujets non psychotiques. Nous allons tenter d'en donner, sinon la preuve, du moins un aperçu, en exposant des éléments cliniques issus de la rencontre avec deux patientes.

Le premier cas est celui d'une jeune fille de 22 ans qui souffre d'une sévère phobie du contact, apparue assez brusquement. Elle peut à peine supporter le port de ses propres vêtements et le simple fait de s'asseoir lui est rendu très difficile par le souci d'éviter le contact avec tout ce qui n'est pas elle...

Lorsque sa mère, après la troisième consultation, me demande d'où peut venir cette inquiétante métamorphose, je suis embarrassé. Certes, je ne manque pas d'idées. Au contraire, les idées « explicatives » semblent infiniment nombreuses.

J'en expose quelques unes et l'on me demande alors, non sans impatience, de faire un choix dans cette multiplicité qui contrarie le principe d'une causalité stricte et rassurante.

Il faut savoir, me dit-on, sinon ça viendrait de tout !

Bien sûr que ça vient de tout. Même si la chose est difficile à faire entendre... De ce « tout » nous allons rapporter quelques éléments, parmi les plus récents.

L'évitement du contact a débuté lorsque l'ami de cette jeune fille a présenté un herpès. De peur et de dégoût elle s'est écartée de ce garçon. Mais il y a autre chose, la mort d'une tante. La mère de la jeune fille lui a dit avoir touché, comme par mégarde, les linges qui entouraient la défunte après sa mort... Autre chose encore, élève infirmière, elle a récemment craint de se piquer avec une aiguille... Elle ne s'est pas piquée, mais elle aurait pu. Et puis elle a touché une table d'examen qui venait d'être désinfectée après le passage d'un malade. L'odeur du désinfectant était sur sa peau, ce qui aujourd'hui encore la fait frémir d'horreur. Etc. Nous n'en finissons plus d'énumérer les événements qu'elle considère chaque fois, avec quelque raison, comme décisifs.

L'événement, nous le voyons ici, s'est constitué par la prise en compte d'une somme de changements et d'incidents mêlés qui sont ordinairement accueillis, subis et transcendés par le sujet sans autre dommage qu'une suite d'inflexions de son humeur. Mais cette jeune fille, constamment sur ses gardes, n'a pas manqué d'isoler, de retenir, de réfléchir chaque élément et d'en constituer ainsi une collection bouleversante. Les changements survenus dans son environnement, les états éprouvés n'ont pas été intégrés au flux des modifications successives, ils en ont été distraits, distingués, infiniment évalués et ils subsistent alors comme inassimilables.

Par ailleurs, à mesure que cette jeune fille apporte des précisions sur ses conditions de vie, sur ses croyances, sur son éducation, nous percevons les caractéristiques d'une présence au monde incertaine, hésitante et fragile, un établissement précaire du Soi qui autorise l'hypothèse d'une faible capacité de Transpassibilité ; il est alors raisonnable de penser que le retrait ou à la faiblesse momentanée de cet existentiel n'ont pu empêcher, face à la production d'événements, la défaite partielle de son monde. Partielle mais consciemment éprouvée dans une angoisse des plus saisissantes. Pas d'Événement majeur,

pas de psychose... mais un égarement de Soi borné aux limites d'un thème qui altère profondément la présence au monde.

L'existence de cette patiente est alors menacée par la fuite de l'être engagé sur la voie d'un retour à la béance initiale. Pour reprendre les termes de Maldiney : Le Soi a « payé la dette de l'être » il a certes existé son être, mais la menace d'un effondrement de l'existant est demeurée latente. Et notre jeune patiente se défend d'un retour de l'être à son fonds en évitant tout contact avec « l'étant ». Tout se passe comme si « l'étant » apparaissait alors, dans la béance, comme un fond inanimé et insensé, capable d'anéantir l'existence par un contact létal. L'étant est contagieux, il peut communiquer l'inexistence. On comprend alors la nécessité des mesures d'hygiène qui s'imposent à cette patiente

Rappelons que cette jeune fille a toujours critiqué avec vigueur les conceptions qui obligeaient son comportement. Elle réclamait un retour à l'ordre des choses préexistant. Elle ne s'est jamais engagée dans un ensemble de convictions délirantes. Elle s'en défendait. On ne peut parler ici de psychose. Pourtant, les notions de Transpassibilité et d'Événement nous ont permis de comprendre le sens d'un comportement phobique particulièrement énigmatique. Or, comprendre et montrer que l'on comprend, c'est déjà restaurer depuis « l'être avec » une assurance de « l'être au monde ».

Par la suite il devint possible d'entamer la puissance traumatique des événements qui semblaient déterminants et de faire apparaître une disposition plus essentielle, une disposition « poreuse » du Dasein, une perméabilité, une fusion continue avec un environnement essentiellement maternel, toutes caractéristiques qui durent être, une fois saisies, analysées et critiquées de manière compréhensive.

Nous allons maintenant envisager à partir d'une autre rencontre thérapeutique les concepts d'Événement, de Transpassibilité et plus particulièrement les difficultés qui s'attachent à l'épreuve de la « possibilité ».

La patiente a 25 ans lorsqu'elle vient me consulter pour faire état de manifestations anxieuses, de troubles obsessionnels et d'une phobie remarquable, la phobie de l'imprévu.

Elle imagine un monde où rien n'arriverait, seulement le recommencement, la routine sans écart. Cette perspective lui apparaît comme le seul bonheur possible. Elle est intelligente, consciente de l'incongruité de son projet de monde et malheureuse à l'idée de ne pouvoir en faire comprendre le sens à ceux qui l'entourent. Elle est toutefois bien intégrée socialement, elle travaille, elle est parvenue à garder quelques amis. Enfin, elle n'est pas dépourvue d'un certain humour.

Elle me rapporte un jour une anecdote qui résume assez bien sa situation face à l'imprévu. Arrivée chez sa mère pour y partager un dîner elle reconnaît, stationnée devant la maison, la voiture de vieux amis de la famille qui se sont de toute évidence invités pour le repas.

Il ne lui est plus possible d'entrer chez sa mère. Elle connaît ces invités depuis toujours, elle les apprécie, mais... leur présence n'était pas prévue. Face à l'événement elle se sauve en parcourant la région toute la soirée ; elle revient de temps en temps pour voir si

l'automobile des amis est encore là. Le manège va durer jusqu'à minuit, heure à laquelle elle va pouvoir dîner chez sa mère, enfin.

Que craignait-elle ? C'est ma question. Elle répond sans embarras qu'il y a avait « tout » à craindre. « Tout » ! Rien n'était prévisible, ni les regards, ni les questions, ni les réponses... L'ampleur des *possibles* était vraiment trop impressionnante, elle n'avait pas le choix, il fallait annuler d'un coup, par l'absence, tous les événements qui auraient pu survenir.

Cette anecdote précède de peu l'établissement d'une solution tout à fait originale. Elle commence une carrière de joueuse. Elle joue à la roulette presque chaque soir. A partir de ce moment je perçois un certain bonheur de vivre. Elle va mieux quand elle gagne, mais quand elle perd elle ne va pas mal. Les gains ne l'intéressent que dans la mesure où ils préservent la possibilité de pouvoir jouer encore et peut-être indéfiniment, si elle trouve une martingale... Le réel mécanique de la roulette va se charger de son éducation et elle perdra en deux ans la totalité de sa petite fortune. Sagement elle va demander son interdiction de jeu.

Toutefois, ce passage par le jeu, et plus précisément par le jeu de hasard va nous permettre de comprendre avec elle, grâce à ses analyses explicatives, la difficulté originale de son arrangement existentiel.

A priori, pour un sujet qui redoute le surgissement d'un quelconque événement qui viendrait du continent des *possibles*, rien n'est pire que ce jeu qui ne permet aucune maîtrise. Mais cette contradiction n'est qu'une apparence. En effet, cette jeune femme me fait observer que les *possibles* sont alors en quantité finie et qu'ils sont, à peu de choses près, prévisibles. Trente sept possibilités seulement ! Et quelle que soit la nouveauté qui « sort », elle est de même forme chaque fois, c'est un nombre...

Cette jeune femme revient souvent sur cette caractéristique du traitement de l'Événement par ce jeu sans adversaires ni partenaires. L'Événement est prévu, on peut se préparer à l'accepter, c'est un moindre événement. On peut se réjouir ou se lamenter quand « tombe » le numéro ; on ne peut toutefois éprouver aucune surprise... Le dispositif tout entier est ainsi fait qu'il fabrique du continu. Rien n'arrive qui ne pouvait arriver. Il ne procure aucun étonnement, il assure une monotonie, une inertie tout juste animée par des soubresauts empruntés au hasard. Le dispositif de la roulette singe une histoire pleine de rebondissements tandis qu'il ne produit qu'une succession probable.

Cette patiente décrit sa participation au jeu comme une sorte d'entraînement à l'épreuve du changement, le maintien d'un horizon, d'un « à venir », toutefois dépourvu des risques majeurs de la rencontre avec un véritable imprévu. Tout se passe comme si elle mettait à l'épreuve sa capacité de Transpassibilité et son ouverture au *possible*. Comme nous lui soumettons cette hypothèse en des termes accessibles elle semble très satisfaite, visiblement soulagée par une formulation qui fait la preuve d'une compréhension qu'elle n'espérait plus.

A partir de ce moment elle devient de plus en plus lucide et explicite. Elle revient avec insistance sur l'angoisse du *possible* qu'elle dénonce et décrit en des termes étrangement identiques à ceux de Maldiney : la plus dure des catégories... Mais elle n'est pas psychotique, elle ne fait pas mystère du fait que le *possible* impliquant la mort, elle aimerait bien qu'il ne fût pas. Au prix de l'angoisse, elle en accepte pourtant la nécessité.

En poursuivant sa réflexion elle note que c'est le temps qui est responsable du *possible* et de la survenue de tout événement. Alors cette patiente fait la description du temps, tel qu'elle en ressent l'économie autour de la table de jeu.

Tout d'abord, elle insiste sur ceci, que les événements de jeu, les coups successifs, ne sont pas vécus comme une succession ; Ils sont comme une stase temporelle, un piétinement qui précède la réussite, le tombé du « bon » numéro. Ce temps qui précède ne compte pas, il est vécu sans impatience, c'est une formalité qui ne précède pas, c'est plutôt l'annonce de la réussite à venir.

Quand tombe le bon numéro, alors un phénomène particulier se produit. Le temps est instantanément aboli. Il est aboli par l'effet d'un collapsus entre le temps d'avant, celui de la pré-vision, et le temps présent, celui de la coïncidence gagnante. J'avais mis sur le 8 et le 8 s'est manifesté ! Alors le passé et le présent sont équivalents ; la chronologie n'est plus. Notre patiente, comblée, nous dit éprouver en cet instant un brève sensation de « gloire » et de quiétude qui va bien au delà du gain. C'est l'éternité qui vient de se produire. Une éternité qui sera bientôt perdue, mais qu'importe, elle reviendra, elle est à portée de main... Il y a là une production éblouissante, un Événement créé, à la manière d'une œuvre qui met un instant le sujet hors de portée des *possibles* contrariants que l'écoulement du temps ne cesse de promettre et d'apporter.

Cette forme d'être au monde essentiellement déterminée par le souci du devinement et de l'abolition des manifestations du temps nous en avons retrouvé la trace et les effets dans un grand nombre de manifestations dites symptomatiques. Cette forme d'existence « dressée sur la pointe des pieds pour prévoir le paysage à venir » ne permettait pas la mobilité. La patiente ne pouvait rien atteindre, bloquée dans la posture de l'attente inquiète. L'aperçu de cette situation et de son sens permit d'en assouplir considérablement la rigueur, et de permettre à cette jeune femme de vivre avec une certaine insouciance au point de se trouver capable d'aimer au delà de sa mère...

Si nous devons ces interprétations pour une large part au travail de description et d'analyse réalisé par ces deux patientes, il est certain que notre écoute attentionnée a été largement influencée par les concepts d'Événement, de Transpassibilité et de Transpossibilité. Ces deux cas ont été « compris » par une sollicitation de ces concepts. Une sollicitation qui ne conduit pas à un usage dogmatique mais à une ouverture aux modalités de la présence du patient. C'est pourquoi, ainsi que nous l'indiquons au début de cet écrit, nous pensons que si l'emploi de ces concepts permet une compréhension certaine de la crise psychotique, il serait dommage d'en laisser se schématiser l'usage au gré de cet unique emploi, sans en éprouver la pertinence auprès du névrosé dont le monde est mis à mal.